

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 52

Artikel: Le rendez-vous
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des cieux, pleine de grâces, aux beaux jours de l'enfance, qui nous console aux jours de la douleur.

L'homme agité trouve un garant d'un avenir meilleur sur l'ancre fidèle de l'espérance, dit-il. L'espérance, comparée à une ancre, car fixée au cœur de l'enfant, elle l'accompagne le long des sentiers de sa vie, et si sa vie est amère, l'espérance l'adoucit en y mêlant son miel ; si l'homme rêve une gloire immortelle, c'est à son flambeau qu'il ranime son ardeur quand les coups du sort la font vaciller, et s'il succombe à ses maux sur la terre, c'est en souriant qu'elle lui montre le ciel.

Depuis la grande guerre qui a bouleversé notre monde et laissé des ruines, des tristesses, des inquiétudes sans nombre ; plus que jamais le cœur humain se rattache à l'espérance et ce que cette année ne lui a pas apporté, il l'attend de l'an nouveau.

Dans cet an nouveau, espérons l'ère de paix succédant à l'ère de guerre ; l'ère de joyeuse entente succédant aux divisions et aux luttes des hommes ; l'ère de la justice et de la paix, aussi parfaites qu'on peut les attendre des imparfaits mortels que nous sommes, succédant aux discordes, aux iniquités, à toutes les ignominies que, tant de faibles supportent impuissants, et que tant de forts entretiennent lâchement.

Les cloches de fin d'année qui sonneront dans nos campagnes et les chants qui retentiront sur les places de nos villages, parleront d'espérance, de l'Espérance, fille des cieux, séduisante espérance, ange béni qui berce notre cœur.

Mme David Perret.

Remède contre le mal de mer. — Sait-on que beaucoup de médecins affirment aujourd'hui qu'ils guérissent le mal de mer par la suggestion ? Diverses personnes, très sujettes à ce désagréable malaise, auraient fait sans encombre la traversée de New-York au Havre, après qu'on leur eut suggestionné qu'elles ne devaient pas avoir, qu'elles n'auraient pas le mal de mer.

Et l'on cite à ce propos l'amusante anecdote d'un père de famille qui, suggestionniste sans le savoir, avait débarrassé ses bambins du mal de mer en les intimidant, et en leur défendant d'être malades, — et, au besoin, en leur distribuant quelques taloches, s'ils déclaraient se sentir mal à l'aise. Un peu brutal le procédé, mais radical.

Le plus piquant, c'est que le père souffrait lui-même du mal de mer, et ne pouvait user vis-à-vis de lui-même du procédé qui lui réussissait si bien pour ses enfants.

LES ÉTRENNES

QU'ALLEZ-VOUS me donner pour mes étrennes ?... Oh ! ne me le dites pas ! J'aime mieux ne pas le savoir. Je préfère en avoir la surprise. Vous savez bien : les étrennes, c'est le don de la déesse Strenia. Pensez donc ! Une déesse ! Ce qu'elle offre est toujours ravissant ; et, si vous me le disiez d'avance, vous m'enlèveriez tout mon plaisir.

Mais, surtout, pas de ces étrennes banales dont la mode tend de plus en plus à se généraliser ! Les boîtes de bonbons, les sacs de marrons glacés, les flacons d'odeur, les figurines en porcelaine de bazar... ah ! non, merci ! Le Nouvel-An est une occasion unique de montrer votre ingéniosité. Soyez gentil, voyons ! Cherchez un peu. Si je suis amateur de livres, découvrez-moi une édition rare. Si je suis amateur de peinture, trouvez-moi une esquisse de Théodore Rousseau ou de Bida. Si je suis collectionneur, prenez-moi chez l'antiquaire un bibelot ancien, un bois sculpté, un rien, mais qui soit authentique. Enfin, donnez-vous la peine de connaître ma passion, et tâchez de la contenter. Si vous réussissez mal, je vous saurai gré, au moins, de l'attention.

Vous allez me dire : c'est bien difficile ! Mais c'est la difficulté qui fait le mérite. Envoyer la bonne chez le confiseur et lui faire faire de petits paquets, avouez que c'est trop commode.

Ah ! je sais bien. Aujourd'hui, on n'a plus le temps. Triste époque, en vérité. Est-ce que nous allons tous devenir des automates comme les Américains ? Hélas ! c'est fort à craindre.

Que ce soit le plus tard possible, en tout cas. Le Japon, qui se modernise, qui s'europanise, a toutefois conservé une curieuse coutume. Pendant les visites du Jour de l'An, on apporte le coffre aux figurines. Ce sont les « petites gens » du foyer. Elles sont habillées d'étoffes somptueuses, et les personnes amies, qui les voient chaque année, les admirent toujours avec le même étonnement. D'autres figurines semblables sont disposées dans des corbeilles, et l'hôtesse les offre à ses visiteurs, pour qui elles deviendront désormais les « petites gens » qui ne quittent plus la maison et que l'on montre aux parents et amis en visite, pendant les quinze jours du Nouvel-An.

Cette coutume m'a fait penser à la fragilité de nos étreintes, depuis un certain nombre d'années, à leur caractère éphémère, à la banalité des sentiments qu'elles expriment. Est-ce que nous ne devrions pas pouvoir constituer, dans chaque maison, avec les étreintes que nous recevons, une sorte de « musée des souvenirs », une « armoire aux souvenirs », tout au moins ? Et combien nos sentiments d'amitié ou d'amour familial se trouveraient du coup consolidés !

LE TESTAMENT

(Croquis villageois)

AVEZ-VOUS connu Criblette, le père Criblette comme on l'appelait, quoiqu'il soit mort dans la peau d'un célibataire endurci ? C'est lui qui se chauffait des parcelles de charbon trouvées dans les cendres que ses locataires jetaient au tas de ruclon, derrière la maison, et qui, sauf votre respect, baissait toujours sa culotte quand il s'asseyait à son bureau pour ne pas en user le drap. N'empêche que ses agissements dont vous riez lui ont permis de remplir bien des pions de bas. Aussi fallait voir les yeux de ses collatéraux quand M. le juge de paix les convoqua pour leur lire son testament. Jamais chatte allant fondre sur une souris n'a allumé de pareils quinquets. Il y avait là le ban et l'arrière ban des cousins, jeunes et vieux, pauvres et riches, femmes mariées et vieilles filles, le banquier Pinçon Criblette, les deux frères Niolu, pensionnaires des Incurables, un notaire, un huissier, un charcutier, une sage-femme, la veuve d'un gendarme, un graveur, un cantonnier, le jeune fermier Criblette-Benoît, marié d'un mois à peine, sa petite femme aux joues rouges comme des pommes d'api, et puis le secrétaire municipal Tassot-Criblette, etc.

Le testament débutait ici par une kyrielle d'articles sans intérêt, dans ce goût : « Je lègue le cadre renfermant la photographie de mon père à mon cousin Bourquin-Criblette, je lègue ma descente de lit à ma cousine Adrienne Mogat, je lègue ma Bible à mon neveu, le banquier Pinçon-Criblette, etc... » L'assistance était sur des charbons ardents, d'autant plus que ce diable de juge faisait des pauses à tout bout de champ, toussait, se mouchait, croyait devoir relire telle ou telle de ces dispositions insignifiantes.

Enfin arriva l'essentiel : « J'institue pour seul et unique héritier de mes biens, meubles et immeubles, dont cent cinquante mille francs en terres franches d'hypothèques, et nonante-cinq mille francs en titres et espèces déposés à la Banque cantonale, j'institue, dis-je, pour mon seul et unique héritier le premier enfant de la famille Criblette qui naîtra après sa mort... »

Une des vieilles filles déclara n'avoir pas bien compris, le juge répéta le passage en scandant chaque syllabe. Cette fois, la stupéfaction pétrifia l'assemblée. Seul Criblette-Benoît, le nouveau-marié, ne se troubla pas ; s'étant levé avant tous les autres et ayant donné un coup de coude à sa jeune femme, il sortit en disant d'un air entendu : « Viens Justine ! »

APRÈS MOI !

Un jour, Napoléon Ier, recevant David et Canova, amena la conversation sur la peinture et la sculpture. On parla de portraits.

Napoléon Ier, qui n'avait jamais eu la patience de poser, regrettait de ne pas avoir son véritable portrait peint par David. Il fut bien étonné d'apprendre que David l'avait peint en pied et de grandeur naturelle. L'Empereur voulut voir l'ouvrage et le trouva superbe. Le tableau représente Napoléon debout, au moment où il quitte son bureau, après avoir passé la nuit au travail, comme l'indiquent les bougies presque entièrement consumées.

L'Empereur, enthousiasmé, se tourne vers David :

— Mais David, pour qui ce portrait ? dit-il. Ce n'est pas moi qui vous l'ai commandé ?

— Sire, répond David, il est destiné au marquis de Douglas.

A ce nom, l'Empereur fait un mouvement brusque, et s'écrie en fronçant les sourcils :

— Comment, David, c'est pour un Anglais ?

— Sire, c'est pour un des plus grands admirateurs de Votre Majesté, répond David.

— Cela se peut, mais je n'en crois rien, répond Napoléon.

— Pour l'homme qui apprécie le mieux les artistes français, ajoute l'artiste.

— Le mieux ? Après moi ; dit l'Empereur avec brusquerie.

Pour tout arranger, l'idée d'un achat vient à Napoléon, qui propose à David 30.000 francs.

— Je ne puis accepter, répond le peintre, il est vendu et j'ai reçu l'argent.

— David, s'écrie l'Empereur, je rendrai au marquis son argent, mais il ne faut pas que ce portrait aille en Angleterre.

— Sire, vous ne voudriez pas me déshonorer !

— A Dieu ne plaise, David ; mais ils ne l'auront pas.

Et au même instant, Napoléon lança un violent coup de pied au milieu du tableau et creva la toile, en répondant avec exaspération :

— Ils ne l'auront pas !

Et il sortit du salon, en laissant tous ceux qui étaient présents immobiles et stupéfaits. Le lendemain, l'Empereur faisait appeler le grand artiste aux Tuileries, et tout était apaisé. A quelque temps de là, David recevait le brevet de commandeur de la Légion d'honneur, avec le titre de baron de l'Empire, et prenait pour armoiries celles que l'Empereur lui avait lui-même indiquées : — Une palette de sable placée sur un champ d'or, avec le bras du vicil Horace, tenant les trois épées qu'il destine à ses fils.

Quant au tableau, raccommode et restauré par David lui-même, il fut envoyé un peu plus tard au marquis de Douglas, et sa famille le possède encore aujourd'hui. Mais avant de le livrer, David en fit quatre copies.

12... — Deux recrues, l'air gelé et transi, entrent dans un café :

— On voudrait quelque chose de chaud, dit l'un d'eux à la sommelière.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'on peut vous servir ?

— Ils se consultent du regard, embarrassés.

— Apportez-nous du pain et du fromage !

Entre Pépés, sur la Riponne. — Alors, Toto (qui a la main pensée), t'es mal à la main ?

— Voui, c'est c'timbécille de Tinbon qui m'a maché sur les doigts.

Réflexion. — La vie est un champ plus ou moins grand, plus ou moins aride qui nous est donné à cultiver.

LE RENDEZ-VOUS

I

L'AN passé, j'ai conté ici-même, sous ce titre, une histoire vraie : du temps où j'étais collégien, j'avais rencontré une Colombine, le soir de Sylvestre, dans les rues de Lausanne. Nous avions fait connaissance et avions passé quelques heures ensemble le plus

agréablement du monde. Même, nous nous étions laissés entraîner à des confidences qui nous attachèrent l'un à l'autre et nous avions pris alors une résolution: ne pas nous dévoiler nos noms, nous appeler Colombine et Pierrot, nous revoir à chaque nouvelle année, vers minuit, dans la petite promenade St-Maur, derrière la cathédrale. Là, nous nous entretiendrions de nos existences et nous nous consolerions de nos peines jusqu'au soir où l'un des deux manquera au rendez-vous, parce que la mort l'aurait pris. J'ai dit comment, durant quatre ans, Colombine tint sa promesse et pourquoi je me suis mis à l'aimer. Puis, j'ai relaté mes inquiétudes quand, l'avant-dernière fois, Colombine ne vint pas. Je l'attendis une heure en vain et dus m'en retourner tout seul. Je terminais mon récit à peu près en ces termes: « Le soir de Sylvestre approche. Je l'appréhende et je le désire à la fois. L'heure du rendez-vous va sonner bientôt et j'ai peur.

Si elle allait ne plus venir, ma Colombine ?... »

II

Cette aventure n'est pas un conte. C'en serait un que je saurais bien comment le terminer pour satisfaire mes lectrices. Je rendrais Colombine à Pierrot. Elle lui expliquerait comment la maladie la retint loin de lui, elle lui dépeindrait ses craintes de le perdre à jamais. Lui l'écouterait avec bienveillance en lui caressant la joue du revers de sa main. Enfin, cette séparation momentanée aurait contribué à mieux unir nos amoureux qui s'affirmaient leur tendresse réciproque après deux ou trois pages d'hésitations: juste de quoi composer un article. J'offrirais la grâce à Colombine, la fortune à Pierrot, je leur promettrais un éternel bonheur et leur donnerais des parents très bons qui hâteraient le mariage. Vous verriez avec quelle fraîcheur de style je dépeindrais la noce et quel succulent repas nous ferions! Ce ne serait peut-être pas très littéraire, mais seuls de jeunes critiques pédants s'en plaindraient et personne d'ailleurs ne les écouterait.

Malheureusement, cette aventure est vraie et le destin plus artiste que moi, n'en voudrait pas tirer un conte bleu. Avec lui, les rois n'épousent pas toujours des bergères, les êtres exceptionnels deviennent rares, et les meilleurs amis se déçoivent souvent. Le destin n'est pas un poète, mais un réaliste, ou un pince-sans-rire, ce qui revient à peu près au même.

Or, écoutez ce qu'il advint de Colombine et de Pierrot. Elle se rendit au rendez-vous, mais j'eusse préféré ne la revoir jamais que de la perdre de nouveau presque cruellement. Entre elle et moi, tout est fini, irrémédiablement fini, et dorénavant je n'aurai plus aucune raison de me réjouir ou de m'inquiéter à l'approche de janvier. Les jours s'écouleront uniformément monotones avec leurs petites joies et leurs petits chagrins. De ma jeunesse qui s'en va, il ne restera même pas un beau rêve. Cette idylle dont ma vie s'éclairait vient de sombrer banalement comme une quelconque idylle et je m'aperçois trop tard de sa puérilité. Néanmoins, pourquoi ne s'est-elle pas prolongée ?

Par elle, je n'étais pas encore un homme, et maintenant, mortifié, je me sens beaucoup plus âgé, et j'ai si peur d'être bientôt blasé...

III

Lecteurs, je vous dois la suite de mon histoire. Je ne me soustrairai point à cette obligation. Pourtant, si vous avez pris quelque intérêt à mon intrigue, je vous demande de l'oublier, car ce n'est point pour la pousser jusqu'au dénouement que j'écris ces lignes, mais bien plutôt pour esquisser une brève étude psychologique de mon cas.

Donc, je me trouvais à minuit à l'endroit indiqué. Je m'assis sur le petit mur. J'étais fort ému et mon cœur battait violemment. Ce n'est point là, une phrase de roman, je vous le jure, mon cœur battait tellement que je respirais mal.

Colombine arriva. Je me levai. Sans aucun

trouble, elle me tendit la main.

— Bonsoir, mon cher, dit-elle, c'est moi.

Je la regardai, puis j'eus une vague impression d'être ridicule.

— Etiez-vous ici, l'année passée ? continua-t-elle.

— Oui, Colombine.

Mes propres paroles me gênèrent, la jeune fille se mit à rire :

— Non, non, fit-elle, appelez-moi Rose Pinglet. Je m'appelle Rose Pinglet, quant à vous, je sais votre nom, je lis parfois vos articles. Votre « Rendez-vous » m'a beaucoup amusée.

— Ah ! merci.

— Je ne suis pas venue, reprit-elle, parce que j'étais absente.

— Ah !...

— Oui, je me trouvais à Paris d'où je reviens. J'y retournerai d'ailleurs après les fêtes.

— Vous vous plaisez, là-bas ?

— Enormément. A Lausanne, on remarque toujours les mêmes têtes dans les mêmes rues, ce n'est pas drôle. Tandis qu'à Paris, n'est-ce pas ?...

— Evidemment. Etes-vous heureuse ?...

— Oui, assez. Je danse, je flirte, je m'amuse. Vous savez, dans une grande ville, on ne s'ennuie pas.

— Oui, je sais.

— Mais, reprit-elle, nous n'allons pas rester là ?

— Non. Désirez-vous prendre quelque chose ?

— Volontiers, je vous remercie.

Alors, par les chemins qui mènent en ville, nous descendîmes vers la Riponne. C'était un encombrement de carrousels et de baraques foraines d'où le tumulte montait.

Rose Pinglet sautillant d'une marche d'escalier à l'autre, faisait des réflexions : on ne sait pas se divertir, chez vous, affirmait-elle, tandis qu'à Paris...

Elle en revenait toujours là et je sentais que son dédain à l'égard de la Suisse s'étendait à tous ses habitants sans m'épargner beaucoup.

Les gens qui ne sont jamais sortis de leur coin de pays et qui, soudain, voyagent, deviennent comme certains parvenus : ils vous prennent pour des inférieurs, ils manquent de tact et ne s'imaginent pas à quel point ils sont ridicules quand ils disent « chez vous » en parlant de chez eux.

Mademoiselle Rose Pinglet était de ces gens-là. J'en fus plus agacé que peiné.

Nous nous attablâmes dans un restaurant où le monde s'engouffrait en masse. Un ivrogne jetait d'une voix éraillée un sempiternel refrain qu'il reprenait sans discontinuer. Des hommes lui criaient de se taire, de « fermer ça », tandis que des femmes riaient. Lui n'entendait rien. Les yeux mi-clos, la tête renversée sur le dossier d'une chaise, la main en l'air, il braillait de plus belle :

*L'amour, Ninette,
Il n'y a qu'ça !...*

Je regardais Rose Pinglet. Elle n'éprouvait aucun malaise, elle mangeait.

— Pourquoi gardez-vous le silence ? me demandait-elle.

— Je ne sais. On ne peut s'entendre ici. Et puis, cette grosse joie m'attriste.

Elle enleva son loup, machinalement, et le mit à côté de son assiette. Je vis les yeux de Colombine ; ils achevèrent de me décevoir : ils étaient gais.

— Le Nouvel-An vous rend encore mélancolique ? reprit Rose Pinglet, tiens, tiens, seriez-vous demeuré le petit romantique de jadis ?

Après tout ce qui s'était passé, cette phrase me mortifia. Elle me révéla brutalement à moi-même. Entre le collégien d'il y a quelques années et le jeune homme d'à présent, le temps avait creusé, sournoisement, un abîme qui s'ouvrait tout-à-coup. Alors, je compris nettement ce que cette aventure de Colombine et de Pierrot avait de puéril et j'en rougis.

Rose Pinglet partageait mon impression :

— En somme, dit-elle, c'était gentil notre roman, mais c'était terriblement enfantin.

Ce : « terriblement » me blessa, Rose Pinglet continua :

— Il fallait une imagination de jeune fille pour forger le rêve de se revoir ainsi toutes les années une fois, jusqu'à la mort.

Je me taisais. Une période de ma vie venait de s'achever brusquement, une autre commençait et je considérais d'un regard attendri l'autre moi-même qui n'était plus. Pauvre adolescent, tu souffrais, tu l'ignorais complètement. Tu ne toi qui croyais connaître l'existence parce que savais pas encore assez combien la rêverie est vaine, ni à quel point tout est instable ici-bas. Tu demandais à une enfant de ne point changer et tu changeais toi-même, lentement. Maintenant te voilà grandi et c'est aujourd'hui seulement que tu t'en aperçois. Interroge ton intelligence, elle te répondra que ses goûts sont modifiés, interroge ton cœur, il te dira que ses sentiments sont transformés. Qu'y a-t-il de commun entre toi et le collégien d'hier ? Rien, plus rien. Tout ce qui le passionna le laisse indifférent. Souviens-toi : tu écrivis des vers, tu composas des cours, tu griffonnais de petits articles et, pour ces menus travaux qui te détournaient de ta tâche, tu dépensas tant de patience et tant de flamme que tu t'imaginais parfois avoir quelque talent. Relis-les maintenant, ces pauvres productions. Aucune ne te satisfait, il te semblera tout-à-fait impossible de les avoir conçues, de les avoir aimées.

Souviens-toi de tes lectures : Musset, Lamartine, Hugo, et consulte tes désirs actuels : d'autres auteurs ont remplacé ceux-là. Souviens-toi de ton aventure : tu t'étais épris d'une jeune fille qui *murmurait* (c'était ton verbe) de *douces* paroles (c'était ton adjectif) avec sincérité, tu l'appelais Colombine, comme cela te semble bête à présent ! Pourquoi ? Parce que te voilà plus âgé.

Mon histoire est finie. Colombine n'est pas morte, Pierrot n'est pas mort, ils ne se sont pas disputés, ils se sont quittés simplement, parce que c'était dans l'ordre des choses. Leurs adieux ne furent pas émouvants et d'ailleurs, si l'un des deux avait sangloté comme il en éprouvait le besoin, c'eût été sur lui-même et non point sur son rêve.

Je ne reverrai probablement pas Mademoiselle Pinglet ; si par hasard je la rencontre au passage, je la saluerai sans même m'arrêter, nous ne nous aimons pas.

Le temps passe rapidement et nous transforme, pourtant, prenez garde, Colombine : il y a une étape de déclin dans la vie, un jour vous y viendrez. Peut-être regretterez-vous alors d'avoir fait de moi un homme, et, qui sait ? Les mots que je disais qui vous faisaient sourire vous feront peut-être pleurer...

André Marcel.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POULLIOT, agent général, LAUSANNE